

Jean Roudaut, écrivain et critique "Le lecteur pèlerin"

Dans "Imaginaire de la bibliothèque", *Revue de la BnF*, n°15, 2003

Comme s'il devait conduire à la reconnaissance d'une puissance souveraine, le parcours en bibliothèque est porté par le souci du bonheur, et le désir d'un salut, même chez ceux qui croient ressentir seulement de l'aversion à l'égard des livres. Passant de Nerval à Joyce, de Mallarmé à Perec, l'écrivain Jean Roudaut le montre : toujours incomplète, à jamais inachevable, énigmatique et indicible, la bibliothèque est comme une matérialisation de ce qu'est en nous la sensation du sacré.

Pour Frédéric W.

Et j'entendais la voix de ce grand prêtre égyptien. Dans les chambres peintes aux murs de briques qui sont des livres.

JAMES JOYCE, *Ulysse*

Obstacles et interdits

Il n'y a qu'une forme de richesse que l'on quête ; c'est un complément d'existence, un livre de vie. Sa recherche conduit aux abords de lieux où on ne pénètre qu'avec prudence, comme chez la Turque, ou dans un tombeau. Pas plus que ne le sont Frédéric Moreau, ou Igitur, le pèlerin n'est assuré dans sa démarche ; la timidité si ce n'est même un certain sentiment de confusion l'accompagne dans son périple, et s'accroît au cours de son avancée. Le parcours du lecteur, à l'époque des grandes bibliothèques, est semblable à celui des initiations antiques. Gérard de Nerval a raconté dans *Angélique* la recherche d'une simple biographie, celle de l'abbé de Bucquoy. Son narrateur a dû, tout d'abord, entrer dans les bonnes grâces du conservateur (quiconque a travaillé dans le lieu d'une bibliothèque qu'on nomme la Réserve se souvient de soi en suppliant). Puis il lui a fallu trouver le bon répertoire, puis enregistrer la cote exacte de l'ouvrage. À feuilleter les catalogues et à contempler les rayonnages, le fureteur a l'impression d'être entré dans une chambre pleine de trésors. Mais, depuis qu'au milieu du XIX^e siècle, les lieux de conservation ont été rendus distincts, plus rien que d'ordinaire n'est à portée de main. Généralement le lecteur n'a plus que les catalogues à manipuler, ou des écrans à

considérer; mais assez longuement, car la graphie des noms propres varie au fil des temps. Comme un ouvrage, dont on connaît la date de parution a pu être acheté, ou catalogué, bien après sa publication, il faut consulter les répertoires successifs. La commande passée, on peut s'en aller occuper la place à laquelle on a été assigné, parmi une quantité "de désœuvrés vulgaires, de bourgeois retirés, d'hommes veufs, de solliciteurs sans places, d'écoliers qui viennent copier leur version, de vieillards maniaques". Tel était le public des bibliothèques, vers 1850, selon Nerval; demeurent aujourd'hui les potaches, les désœuvrés involontaires, les inquiets, et moi parmi eux. Il ne reste plus qu'à attendre la réponse du magasin.

La patience est une qualité indispensable au lecteur. Sur le mont Athos, au couvent de Vatopediou, on ne peut jamais entrer dans la bibliothèque le jour d'arrivée. Le voyageur ne doit même pas évoquer à la légère son attention pour Strabon, ou son désir de consulter la *Géographie* de Ptolémée. Le jour suivant, le pope bibliothécaire est dans les champs; le surlendemain, la clé de la pièce aux trésors est introuvable; quand toutes les conditions sont réunies, il est évident qu'il est déjà trop tard dans la journée, et qu'on n'y verrait plus rien. Il faut, par une persévérance confinant à l'obstination, faire la preuve que l'amour l'emporte sur la concupiscence. Si difficiles que soient les conditions matérielles du séjour, on est tenu de demeurer.

Tout et rien

Une bibliothèque, c'est d'abord un coffre que l'on emporte en voyage, quand on est roi. Puis des armoires grillagées, quand cessent les vagabondages, enfin des rayonnages qui montent jusqu'au plafond, dès qu'on a décidé d'élever autour des livres un hôtel particulier. Le catalogue des ouvrages répertoriés est toujours aussi hétéroclite que celui de la bibliothèque Saint-Victor établi par Rabelais dans *Pantagruel* (chap. VII). La bibliothèque est ainsi rappelée à son statut de collection, avec des choses rares, ou étranges, artificielles ou naturelles. Du coup quelle que soit son extension, elle est inévitablement incomplète; que des ouvrages aient été détruits par le temps, que d'autres soient interdits; elle est également inachevable. De l'examen d'une bibliothèque se dégage l'idée d'un traité de Tout et de Rien : ce qu'elle expose évoque un Tout, et ce qu'elle rejette n'est plus rien. Ce qui est évident dans le cas de la bibliothèque privée est aussi exact des bibliothèques publiques. Réunir impose de ranger (et donc d'exclure). On peut ordonner les livres de façons innombrables. On pourrait s'en tenir aux livres des livres, les trésors, les glossaires, les dictionnaires. Notre temps est celui des encyclopédies ; ou aux livres qui sont à eux seuls une bibliothèque comme *La Tentation*

de saint Antoine de Gustave Flaubert, ou *La Vie mode d'emploi*, de Georges Perec. Même s'il ne trouve rien de ce qu'il cherche, le lecteur en bibliothèque imagine qu'il a accès à tout; une bibliothèque qui serait faite de rien serait la seule où rien ne puisse manquer. Car la bibliothèque oscille entre le souci du nombre fini (le zéro est la perfection) et la tentation de l'infini.

Tributaire du dépôt légal, et victime des legs, la bibliothèque, qu'elle soit municipale ou nationale, paraît incohérente; en fait, comme le musée des Monuments nous révèle le style à la mode quand les copies ont été effectuées, le classement des ouvrages conservés nous renseigne sur les mentalités. Les livres qui n'ont pas été retenus nous disent où était la vie vivante (où se prononçait la nature naturante). Le livre devenu pour nous essentiel est un de ceux qui n'étaient pas ordinaires, de Lautréamont à Roussel; celui que l'on cherche est un des inclassables qui permet de jeter le doute sur le bien-fondé, moral et politique, de l'ordre et des rangs. Boris Kosciusko, dans *La Vie mode d'emploi*, écarte les dramaturges dont parlent les livres scolaires pour retrouver "Collin d'Harleville, Dufresny, Picard, Lautier, Favart, Destouches". En s'intéressant aux auteurs négligés ou écartés, il espère moins découvrir un chef-d'œuvre oublié que suivre les méandres de la sensibilité. Il lui faut inventorier les rejets, comme les archéologues préoccupés de la vie quotidienne fouillent les résidus des fouilles passées, quand on n'était préoccupé que d'œuvres d'art stéréotypées.

Le lecteur va et vient dans l'espace de la bibliothèque, se perdant dans les couleurs, se trompant de salle, s'égarant d'une place à l'autre; mais il lui faut encore pèleriner dans les rayonnages comme dans les mentalités. Et son voyage ne s'arrête pas là, car il y a bien plus de choses autour d'un livre que ce qui se laisse lire en lui.

Haine et dévotion

Pour peu que le lecteur trouve un livre qui réponde quelque peu à ce qu'il quête (ce ne sera pas le cas pour le narrateur d'*Angélique*), il ne le considérera pas seulement avec attention, mais le traitera dévotement. Dans les bibliothèques se célèbre un culte aussi étrange que celui rendu aux morts par les spirites. Il n'est pas même exempt de fétichisme.

Une salle de lecture, où l'atmosphère est feutrée et recueillie, est un lieu d'élection pour les âmes errantes. La lecture est l'équivalent de ce qu'était, pour les contemporains d'Homère la descente aux enfers. On s'y rendait pour retrouver les ancêtres, et ramener

au monde leurs ombres; on en revenait le teint sépulcral et la voix caverneuse. À la table de travail on est assis comme le sont les divinités en leurs tombeaux. Car on ne se saisit de l'esprit des mots, on ne prête apparence aux personnages, on ne s'émeut des confidences voilées d'un mort qu'après avoir abandonné tout souci personnel de vivre : on est là, feuilletant le livre, ou contemplant l'écran, indifférent à son propre temps. Pieusement, comme le ferait un officiant, on transforme son être en lieu de séjour pour une pensée, des formes, des teintes et une musique, étrangère à la sienne propre, et cependant reconnue pour fraternelle avant même d'être saisie. La lecture est semblable à une épiphanie.

Le culte du livre

Il y a un culte du livre, une latrie, quand la dulia serait déjà abusive. Le chercheur, ou le bibliothécaire, tient le livre dans la main comme Rétif la chaussure d'une Parisienne. L'admirateur de l'abbé de Bucquoy, dont Nerval suit l'aventure dans Angélique, voudrait bien disposer d'une édition rare d'Anacréon; en vain : "le possesseur du livre n'eût pas défendu sa femme aussi fortement que son in-164". Le livre charme par sa coiffe et son dos; il trouble par le mors et les fers. Du bout des doigts, les pages sont effleurées avec légèreté. Le livre devient le maître de maison; non seulement les curiosités à l'entour, mais l'ameublement doivent lui être assortis. Autour de sa bibliothèque en bois d'ébène, Des Esseintes se détermine "à faire relier ses murs comme des livres".

Palpés dévotement par les uns, les livres sont pour d'autres l'objet d'une haine farouche. Il en va ainsi d'un objet qu'on ne peut traiter de façon indifférente : "le sacrilège qui découle de l'existence même d'une religion ne peut être intentionnellement et pertinemment accompli que par un croyant". Détruire un livre est narguer sa puissance; c'est ce que font les dictateurs, ou les révolutionnaires qui mettent à sac des palais (selon *L'Éducation sentimentale*), ou des désœuvrés ivres et amers, qui dévastent une bibliothèque (selon *Daphné*). Car ils tiennent un livre pour le signe d'un pouvoir qu'ils subissent, l'instrument d'un asservissement diffus et sans visage. À leurs yeux, le livre, du fait qu'il leur paraît inintelligible, est l'équivalent d'une amulette magique, et utile à ceux seuls qui pratiquent la magie noire. Par les difficultés qui s'opposent à son acquisition, qu'elles tiennent à son prix, ou au cérémonial qui retarde sa saisie, et sa compréhension, le livre est un indice de classe; si bien que vouloir en imposer la lecture est perçu comme une violence. Lire est le privilège des prêtres qui conseillent les rois. Et

peu importe à celui qui dit sa souffrance par la destruction, qu'il y ait parmi les ouvrages qu'il déchire des textes qui aient pu le libérer de la colère et de l'oppression.

Brûler les livres

On brûle les livres quand on veut éliminer les idées, sans encore oser exterminer les penseurs. On détruit le livre parce qu'on imagine qu'il recèle des révélations qui troubleraient l'ordre établi, et le calme des familles. L'histoire du *Docteur Pascal*, contée par Zola, illustre la crainte du livre que développent en eux les esprits tyranniques par faiblesse. La grande pièce où écrit le Dr Pascal contient deux corps de bibliothèque; dans une armoire sont les manuscrits. Ils sont fragiles et peuvent être anéantis, tandis que la destruction du livre est plus aléatoire : on redoute qu'un volume échappe à l'élimination, et qu'on le retrouve dans une bibliothèque spécialisée dans les exemplaires uniques. C'est aux manuscrits que décide de s'en prendre Félicité Rougon. Elle parviendra presque à ses fins : "Un brasier s'élargissait peu à peu, un tas de cendre fine montait, une couche épaissie de feuilles noires où couraient des millions d'étincelles." Une bonne part de l'œuvre du Dr Pascal est ainsi détruite. Le Dr Pascal aurait voulu libérer l'humanité de ses crimes en les donnant à voir, en les publiant pour permettre d'analyser leur mécanisme : "Tout dire, ah ! oui, pour tout connaître et tout guérir!" Si elle pouvait tout dire la littérature serait une panacée; une bibliothèque qui rassemblerait l'intégralité du pensable et du visible serait divine.

À l'égard du livre, existe une autre forme de fétichisme; elle ne concerne plus la nature matérielle du livre, mais consiste en une idolâtrie spirituelle, si le lecteur laisse le goût du savoir, ou la fascination pour l'inespéré, l'emporter sur le devoir de se construire. On ne fait pas de soi un lieu de résurrection, sans risquer d'être possédé. Car le lecteur est dévoré par le livre qu'il dévore. Tandis qu'il espère une quiétude d'esprit qui l'accorde au monde, les personnages ressuscités par sa lecture l'entraînent à travers un champ d'asphodèles.

Le papivore et l'homme du monde

Dans la tradition satirique, du bibliothécaire, il est fait un rat. Il grignote le papier, et sa peau se parchemine. Ses jointures craquent dans un bruit de papier déchiré. Pour construire le portrait de Mette de Briséchalas, Paul Morand agit à la façon d'Arcimboldo, quand il représente l'amateur de livres : ses «traits réguliers semblaient bien mis en

page, avec "quelques rousseurs", encadrés par des cheveux dorés sur tranche, et sur le front pur fil, deux petits frisons dessinés comme des lettres capitales 9 ».

À ne se nourrir que de lectures, elle dépérit, «le dos cassé comme une vieille reliure». Négligeant l'amour que lui porte Clotilde, le D` Pascal prend conscience d'avoir préféré les signes aux êtres : «De toute cette passion solitaire, il n'était né que des livres, du papier noirci que le vent emporterait sans doute, dont les feuilles froides lui glaçaient les mains, lorsqu'il les ouvrait".» Si on ne conçoit de commerce heureux qu'avec les fantômes, le corps s'afflige. Dans le vers de Mallarmé qui ouvre «Brise marine», «La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres», la conjonction ne révèle pas une concomitance, ni une conséquence; elle marque que l'une (la chair) étant liée à l'autre (le signe), le désintéret pour l'une ne va pas sans dédain pour l'autre. A n'aimer ni l'un ni l'autre, on sombre dans le trou noir du spleen. Au contraire : la chair et les livres portent la même espérance; de l'amour, on attend qu'il éternise la chair; du livre, qu'il délivre le secret de son origine, qui est à la fois celle de Tout et de Rien.

La tristesse viendrait de l'improductivité (la tristesse ne génère rien qu'elle-même; et la lecture sans but lasse). À cette critique économique s'est adjointe une autre, d'origine théologique : le goût des livres profanes passe pour un dévoiement de l'amour dû aux choses; l'attention pieuse est détournée par le plaisir pris aux simulacres. Aimer les livres, c'est apprécier la diversité de leurs voix; aimer la création est s'attacher à un créateur unique. A la façon d'Héliodore qui fait commerce des choses saintes jusqu'à ce qu'il soit chassé du temple, le papivore sacrifie à l'or inverse jusqu'à être victime du ridicule. Mais si les livres peuvent être un obstacle, ils sont aussi naturellement un chemin pour se ressaisir symboliquement de la vie dans la diversité de ses manifestations. Aux yeux de Léopold Bloom, installé dans la salle de lecture, la bibliothèque a un aspect de nécropole : «Hypogée de pensées autour de moi, momies compartimentées, embaumées dans les aromates des mots. Toth, dieu des bibliothèques, un dieu-oiseau, à couronne lunaire. Et j'entendais la voix de ce grand prêtre égyptien. Dans les chambres peintes aux murs de briques qui sont des livres tt »

À l'inverse des deux autres formes de tombeaux égyptiens, la pyramide et le mastaba, l'hypogée est un caveau, car le mot est parfois en accord avec la chose. La salle de lecture est une chambre sépulcrale : les lecteurs paraissent aussi desséchés par l'air sec que les défunts l'étaient par les embaumeurs. Tout lecteur est mort, s'il laisse la parole

mourir en lui; mais s'il la rend vivante, il devient l'équivalent d'un thaumaturge. Il accomplit le miracle de rejaillir vivant avec ceux qu'il ressuscite. Le lecteur ne peut échapper à la saisie de la mort, qui s'empare avant leur heure des vivants distraits, qu'en donnant vie aux mots par l'attention aux choses, en regardant mieux les choses par le moyen des mots. De ce fait, il ne peut s'en tenir à un seul livre; la bibliothèque dans sa diversité, et son inachèvement, représente ce qui fut le livre original enfoui au cœur des choses.

Le livre magique de Thot fut enfermé dans un coffre en fer; ce dernier en abritait un autre de bronze qui recelait à son tour une cassette en bois de cannelier; elle se fermait sur un écrin d'ivoire et d'ébène, en quoi un coffret d'argent protégeait une châsse d'or, où se conservait le livre qui avait permis que quelque chose fût plutôt que rien. La bibliothèque avec ses protections et ses passages, ses murs et ses magasins, ses classements et leur enchevêtrement, est construite de façon analogue autour d'un trésor chimérique, multiforme et inénarrable. Car le sixain de boîtes n'enferme qu'un paradoxe : pour faire entendre qu'il y aura toujours un livre qui manque dans la bibliothèque, il faut tout assembler.

Ayant voyagé parmi les ombres, le lecteur pèlerin quitte la bibliothèque. Le monde est là, simple et tranquille, le long du fleuve.